

C'est le secret de Polichinelle : aucun mouvement de libération et encore moins le mouvement des femmes ne peut compter sur les mass médias pour affirmer son existence et son identité, exprimer sa révolte, dénoncer ses ennemis, rejoindre ses allié-e-s et organiser ses luttes. Pour tout mouvement qui affronte les pouvoirs établis, la création de médias autonomes est une nécessité vitale. Vitale mais problématique.

Louise Gendron et Diane Poitras font de la vidéo et leurs textes témoignent de cette réalité particulière. Mais au-delà de la spécificité de leur médium, les questions qu'elles soulèvent ne seront certainement pas étrangères aux femmes qui ont créé ou participé à des troupes de théâtre, des maisons d'édition, des expositions, des groupes de musique, des journaux, des revues. Ni à celles qui ont quelque chose à dire et ont envie de le dire avec d'autres femmes.



■ Les médias parallèles, alternatifs ou communautaires. Une voie de garage. Une cour de triage. Un tremplin. Un refuge ou un ghetto. Le maquis ou le métro (underground)...

Comment, pourquoi nous sommes-nous retrouvées dans la marge d'un texte (écrit par les grands médias, les médias de masse)? Notre définition se situe dans un rapport d'altérité. Nous sommes lieu de ce qui n'est pas là : l'ailleurs, l'autrement. L'autre pouvoir ou l'absence de pouvoir?

Nous ne sommes pas marginales. C'est ce que nous sommes qui a été marginalisé. Nous occupons un lieu, choisissons une forme, adoptons une façon de faire qui rendent compte de ce que nous sommes. Pourquoi en changer afin de pouvoir être entendues? Les lieux et les formes peuvent être multiples sans pour autant devenir inaudibles.

DU MACRAMÉ ÉLECTRONIQUE

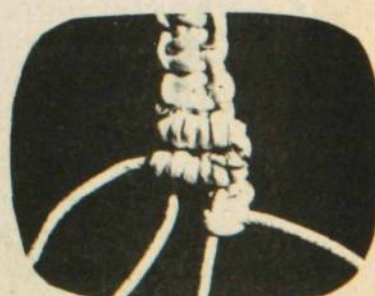
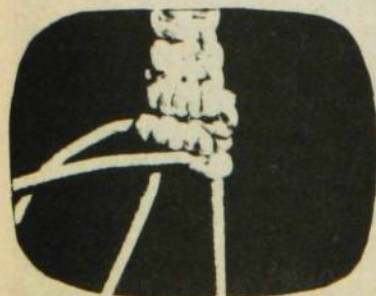
Les groupes vidéo sont nés au début des années 70 d'une volonté de contrôler l'ensemble d'un processus de production. Si nous avons décidé un jour d'acquérir des équipements de tournage/montage, c'est afin de récupérer certains pouvoirs, de sortir de l'aléatoire. Nous en avons assez de devoir présenter des projets, modifier des scénarios, abrégé des temps de tournage, adopter des formes-normes, de devoir plier ou casser. Nous voulions déterminer nous-mêmes les sujets à tourner, les formes à donner, les étapes à franchir, les lieux et les modes de production. Nous cherchions à briser les cadres hiérarchiques, à démystifier les techniques et les spécialisations, à rendre un médium électronique aussi simple ou trivial qu'un bout de ficelle*.

Nous nous sommes donc procuré une infrastructure de tournage/montage vidéo petit format, la conjoncture aidant ; au début des années 70, les équipements demi-pouce, noir et blanc, étaient d'un prix abordable et l'accès en était facilité par les politiques de démocratisation des médias mises en place par le ministère des Communications du Québec. Ces politiques étaient liées, il ne faut pas l'oublier, à l'importance politique de plus en plus grande des groupes populaires (associations de locataires, garderies, coopératives de consommateurs), des groupes fémi-

nistes et des groupes de pression (C.A.P., F.R.A.P.). L'histoire des groupes vidéo est donc étroitement associée à celle des groupes populaires et des groupes de femmes et à l'évolution socio-politique globale.

On expérimenta différentes méthodes de collaboration ; un point commun demeurait : une insertion accrue des groupes filmés dans le processus de fabrication des vidéos-grammes. De l'implantation à la co-scénarisation, en passant par la projection immédiate des bandes tournées ou par la discussion-restructuration à partir de pré-montages, jusqu'à l'intégration de l'équipe de tournage à la vie du groupe filmé ou vice-versa. (et faites swinger votre compagnie).

Comme on peut l'imaginer ce genre de fonctionnement nécessite beaucoup d'énergie et de temps. Il implique une grande disponibilité de la part des participantes (ts), aucune rentabilisation du matériel ne peut être envisagée et le rythme de production n'a rien d'industriel. Une équipe arrive à produire un document par année, en moyenne, puisque l'important c'est de respecter, de rendre compte d'une démarche et non pas de la bousculer et de l'adapter aux critères cinématographiques ou télévisuels. C'est le bonheur! ... MAIS...





NOUS NE SOMMES PAS DES ANGES

Dans l'euphorie des premières productions nous avons oublié quelques petits détails. Évidemment les problèmes d'argent. Tracas financiers et désenchantements vont de concert. Nous avons trouvé de l'équipement, un loyer ridicule, un technicien pas chérant et des tas de vieilles bandes recyclées. Rien ne nous manquait. Nous avons oublié, même pas, nous avons décidé de ne pas nous verser de salaire. Nous refusions de remettre notre survie entre les mains des fonctionnaires distributeurs de subventions. Et ce n'était d'ailleurs pas sans raison puisque quelques années plus tard le ministère des Communications du Québec décidait de cesser de subventionner les groupes vidéo. Mais le bénévolat, ça nourrit peu et mal. Cette volonté d'autonomie on ne peut plus louable entraîna la disparition de plusieurs groupes et la désertion de nombreuses personnes.

Nous contrôlions donc nos moyens de production mais nous ne contrôlions pas la production de nos moyens de production. Le jour où la compagnie SONY a décidé de stopper la fabrication de magnétoscopes à ruban ½ pouce, nous n'avons pas pu intervenir. Il ne servit à rien de crier, pleurer, menacer ou d'essayer d'en faire pousser. C'était fini. Nous avons cette fois oublié de nous situer à l'intérieur du marché mondial dont nous n'étions qu'une négligeable partie.



L'équipement que nous utilisons, magnéscope à ruban ½ pouce, noir et blanc, n'était pas considéré de qualité broadcast (diffusable sur les ondes) mais relégué à la diffusion en circuit fermé (groupe vidéo) ou par cablodistribution (télé-communautaire). Nous y attachions peu d'importance puisque de toute façon c'étaient là les formes de distribution que nous privilégions. Mais plusieurs d'entre nous questionnaient ces principes de diffusion restreinte, après quelques années de pratique. Pourquoi ne pas aussi utiliser les grands circuits (les médias de masse), tout en continuant l'animation en petits groupes ?

LIGNE DE DÉFINITION OU LIGNES POLITIQUES **

Alors, nous nous sommes décidés à faire le grand saut, à laisser la marginalité dans laquelle notre médium (croyions-nous) nous avait confiné. Nous allions nous doter d'une technologie nous donnant accès à la diffusion sur les ondes des grandes chaînes. Nous acquérons donc de l'équipement couleur (le noir et blanc c'est démodé), des magnétoscopes à cassettes ¼ pouce. C'est l'équipement de tournage des actualités télévisées. Si les grandes chaînes s'en servent, en nous en servant nous deviendrons grands. Nous avons investi l'argent (que nous n'avions pas) dans des productions de qualité, donc vendables. Nous allions les vendre donc récupérer notre argent. Logique? En effet, ça a fonctionné, du moins pendant quelque temps et pour quelques productions. Les premiers succès nous ont donné des ailes, nous imaginions des séries, des dramatiques qui respecteraient encore tous nos grands principes de production en collaboration/insertion/intervention.

Il a suffi d'un quart de pouce, d'un tout petit écart, d'une toute petite hausse des standards de ce que l'on considère de qualité diffusable pour que tout s'écroule.

En effet lorsque Radio-Québec nous avisa (quoique officieusement), en octobre dernier, que sa politique d'achat n'incluerait plus que des documents produits sur ruban 1 pouce, le ciel devint très noir. Notre tentative de sortir de

la marginalité s'avérait un échec. Si Radio-Québec ne considère sa décision que comme une amélioration technologique, pour nous c'est une décision politique. Car pour répondre à ces nouveaux critères techniques, IL FAUDRA subir toutes les censures dites de commercialisation et se plier à tous les impératifs de rentabilisation des grandes maisons de production, seules capables des investissements financiers que nécessite le nouveau standard.

Radio-Québec vient donc de fermer ses portes aux nouvelles formes et formules que nous avions expérimentées depuis quelques années. C'est nous couper les ailes. C'est régir le ciel de ce pays afin que seules les grande agences commerciales puissent y laisser librement circuler leurs messages.

À qui appartient le ciel? Aux élus... qui ont accès à du temps d'antenne, et nous n'en sommes pas.

Louise Gendron

* Le nous tel qu'employé dans ce texte ne rend pas compte de la totalité des expériences des groupes vidéo et ne concerne souvent qu'une partie de ceux-ci.

** Ce nombre de lignes de résolution est un des critères techniques utilisés en télévision

1975 : L'Âge d'or de la vidéo



Depuis 1975, certains groupes sont morts :

- L'Institut parallèle
- Télécap
- Cinévidéobec
- SCRAM
- Intermédia

... et d'autres sont nés :

en « ½ pouce »,

- Vidéo-Femmes (Québec)
- Vidéo-Amazones (Montréal)
- Vidéo-Elles (Cantons de l'Est)

et en « ¼ pouce »,

- Coop vidéo de Montréal
- Productions communautaires Media (Montréal)

Les autres continuent leurs activités, en ruban « ½ pouce » :

- Ateliers des médias populaires de Shawinigan
- Ciné Vidéo du Faubourg (Québec)
- Centre Vidéo populaire de Lévis
- Centre Vidéo Lotbinière
- Groupe d'intervention vidéo
- Pea Soup (ils font aussi du film, Montréal)



C'EST TOUJOURS ARRANGÉ PAR LE GARS DES VUES

■ Témoignage d'une femme caméraman ■

« Aussi longtemps que je serai président de ce syndicat, il n'y aura pas une femme qui sera embauchée sur les équipes de production ! »

C'est ainsi qu'une de mes amies, sortant d'une école de formation en télévision, se fit recevoir il y a quelques années par un brave syndicaliste d'une station télé de Montréal. Elle avait la prétention de devenir « caméraman »¹.

Les choses ont changé, direz-vous? C'est aussi ce que je croyais... au début. Car je suis dans le métier depuis maintenant plus de cinq ans, et j'ai perdu beaucoup d'illusions. Personne n'oserait peut-être aujourd'hui exprimer de façon aussi brutale ses réticences face aux femmes qui s'écartent des sentiers battus. Question de forme... À un moment ou l'autre, tous les techniciens ou réalisateurs avec qui j'ai travaillé ont manifesté, par leur comportement, les mêmes dispositions à notre égard; sauf quelques rares exceptions, heureusement. Bien sûr, on peut réussir à gagner sa vie en production T.V., mais à quel prix?

En cinq ans, j'ai vu plusieurs femmes abandonner la partie. Non pas qu'elles se croyaient moins douées ou moins fortes (on leur fait peut-être davantage la vie dure dans la mesure où les femmes compétentes et sûres d'elles représentent une menace), mais elles décidaient un jour que ça ne valait plus le coup de tenir cette tension.

Au début, lorsqu'on arrive dans une équipe de production, il faut nécessairement prévoir une période d'adaptation, même pour une personne d'expérience: le temps de se familiariser avec l'équipement qui peut varier d'un endroit à l'autre, avec les manies du réalisateur, etc. Pour une femme, ce premier test n'est pas nécessairement le plus difficile. Si elle a la chance de travailler avec des hommes qui ne se veulent pas sexistes (les autres, on n'en parle pas) elle pourra s'in-

tégrer sans trop de heurts. Trop heureux de pouvoir nous apprendre le métier, les gars ne ratent pas une occasion de nous aider, expliquer et ré-expliquer les habitudes et conventions de la « boîte ». Aussi longtemps que la situation permet que ces rapports subsistent — Tu m'apprends, je te demande conseil —, c'est la lune de miel. Mais à partir du moment où ils devraient normalement évoluer vers une relation d'égalité, tout se gâche. Cette gentille petite chose inusitée qu'est une femme à la caméra devient une voleuse de job, une incompétente, et, comble du grotesque, elle perd sa féminité.

Récemment, après un tournage de prestige, on a vu le producteur (notre patron) faire une sortie fougueuse contre les deux femmes qui étaient à l'équipe technique ce jour-là. Elles portaient des « jeans » et avaient fumé au travail... devant tout le monde! « De quoi avions-nous l'air », « Tous les yeux étaient tournés vers vous! » (Bien sûr, il suffit qu'une femme caméraman soit affectée à une conférence de presse pour que tous les journalistes soient dérangés pendant un moment.) De toute façon, dans sa colère, qui est en partie responsable du chômage de ces deux femmes, jamais notre distingué patron n'a fait mention de la tenue vestimentaire des autres membres de l'équipe, des hommes il va sans dire. Plus tard, nous avons réalisé que nos camarades de travail, si progressistes soient-ils, endossaient les critiques du patron. « Tu n'es pas assez glamour », ont-ils dit à l'une d'elles. Je serais tentée d'ajouter que ces bonhommes portent à peu près tous les cheveux aux épaules, une barbe de trois jours et des vêtements adaptés à leurs conditions de travail. C'est-à-dire un pantalon résistant, souvent rapiécé, des bottes de construction et une chemise qui n'a rien à craindre d'une tache ou d'un accroc supplémentaire. En fait, on imagine mal comment on pourrait transporter des câbles de caméra, des caisses et valises d'éclairage, grimper au plafond pour y fixer des « spots »... en robe, bas de nylon et talons hauts! Et le tout sans transpirer et sans que le maquillage coule.

CAMÉRAMAN

BROCHU

Les femmes sont aussi moins compétentes que les hommes, c'est un fait. Depuis que je suis dans le métier, j'ai vu des hommes commencer à la caméra. Aujourd'hui, ils peuvent tous nous en apprendre. Rapidement, ils sont devenus meilleurs, mieux formés. Pourquoi? On a souvent tendance à oublier que la compétence vient avec l'expérience. Lorsqu'un réalisateur magnanime accepte une femme sur son équipe à la caméra mais ne lui demande que des plans d'ensemble, fixes et ne se fie qu'à son caméraman mâle pour aller chercher les gros plans et déplacements rapides, il ne crée pas tout à fait les conditions favorables à l'acquisition d'une plus grande habileté. Il contribue plutôt à créer une frustration telle que si, par erreur, il demande un autre plan à la femme caméraman, c'est

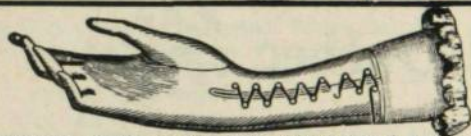
sûr qu'elle le ratera. La tension est tout simplement insupportable. Du même coup, tous les préjugés sexistes se trouvent confirmés.

Aujourd'hui, quand on me demande comment je vois mon avenir, je ne sais plus que répondre. Si mon travail ne m'apporte plus de formation, si la reconnaissance que je pourrais obtenir ne dépend que de la crédibilité des quelques gars « corrects » qui m'entourent, si la lutte que je mène ne m'apporte que désillusions et amertume, à quoi bon?

Diane Poitras

1. Je n'ai pas encore trouvé d'équivalent féminin et le mot « camérawoman » m'agace énormément.

Vidéo : un ouvrage de dames ?



■ 1970-1980 : la vidéo a dix ans. Un bilan ? Non, plutôt quelques remarques, quelques questions. Il y a de moins en moins de groupes vidéo mixtes, de plus en plus de groupes vidéo de femmes, de plus en plus de femmes dans les groupes vidéo, de plus en plus de vidéogrammes faits par des femmes. Or, depuis quatre ans, nous savons que la vidéo n'a plus guère d'avenir ; le matériel 1/2 pouce n'est plus renouvelable, l'accès aux ondes hertziennes — la voie royale de la télévision — lui est refusé, la condamnant ainsi à la marginalité. Devant cette situation, la plupart des gars et de nombreuses femmes ont déserté pour se reconvertir au 3/4 de pouce ou au film. Seuls les groupes vidéo de femmes n'ont pas suivi le mouvement, continuant imperturbablement dans le 1/2 pouce.

Il est clair que pour les femmes, la vidéo représente un moyen d'intervention privilégié qui leur permet une très grande liberté de rythme et d'horaires (certaines d'entre elles ont pu emmener les enfants sur les lieux de tournage), et l'absolu contrôle du contenu.

Mais si la vidéo est un lieu d'apprentissage dont nous possédons les clefs (on peut acquérir le métier, capter la magie de l'image et démystifier la complexité de l'électronique), cet apprentissage n'est pas reconnu par les milieux professionnels. Autres limites, inhérentes au médium lui-même : le 1/2 pouce résulte du détournement de la caméra amateur destinée à filmer papa-maman sous l'arbre de Noël. En plus de ces possibilités techniques et formelles limitées, il est difficile d'échapper à une certaine grisaille, du fait de la pauvreté des groupes en équipement : bandes recyclées, manque d'éclairage, mauvaises prises de son, etc... Quant à la diffusion, elle ne peut dépasser le petit groupe de 20 ou 30 personnes à la fois (les grands écrans sont très dispendieux) et reste confinée au fameux « circuit d'animation sociale »...

Un exemple parmi d'autres :

Le jeudi 3 avril 1980, les libéraux annoncent pour le 7 une grande assemblée d'« Yvettes » au Forum à Montréal. À trois jours d'avis, nous décidons d'aller tourner. Démarches pour obtenir la permission des organisateurs, rassemblement du matériel, préparation du tournage, le tout demande de l'énergie mais la vidéo, souple et mobile, permet justement une grande rapidité de réaction face à un événement.

Sur les lieux, d'autres preneurs d'images : Civicom pour le Parti libéral, l'équipe de Hugues Migneault (« Le Québec est au monde ») et les caméras de Radio-Canada. Mais seules nos images pourront être utilisées à des fins féministes.

Thérèse Casgrain, Madeleine Ryan et d'autres « femmes comme les autres » montent sur l'estrade. Nous filmons. Tout va bien pendant 30 minutes. Puis c'est la panne. Les piles qui devaient durer trois heures nous lâchent. Mauvais entretien... Nous nous précipitons à la maison pour enregistrer les images retransmises à la télévision.

Quatre jours plus tard, notre montage est terminé. Théoriquement, la bande-vidéo est accessible à toutes et à tous. En fait, elle sera visionnée une fois, par 300 personnes lors d'une assemblée publique du Centre de formation populaire, et par quelques individu-e-s par la suite.

Depuis, ces images dorment sur les tablettes, faute de lieu de diffusion.

Suite à ce demi-échec, cette demi-réussite, l'équipe de production se pose des questions : pourrions-nous encore là après 5, 6 ans ? Avons-nous eu peur de nous lancer dans une nouvelle technologie ? Avons-nous paniqué devant les investissements financiers à faire, les démarches à entreprendre, et la menace qu'ils représentaient pour notre autonomie ? Nous sommes confinés dans un lieu où nous avons le pouvoir mais qui n'était pas un lieu de pouvoir. Mais avons-nous le choix ?

L.G.